

La démonstration de lundi dernier, l'accueil et les applaudissements de mardi se sont donc que justice. Les hommages rendus à Albani s'adressent aussi à la femme, dont les qualités morales et les vertus égalent le talent artistique.

Toute sa personne respire la bonté, la douceur et la plus divine pureté.

Son charme est irrésistible. Quiconque a causé avec elle en rapporte une impression inexprimable. La voir suffit pour être transporté d'admiration et pénétré du plus profond respect.

C'est l'impression qu'ont ressentie hier soir les milliers d'auditeurs réunis au "Queen's Hall." L'auditoire, subjugué dès son entrée par son maintien si modeste et si affable, est devenu de plus en plus enthousiaste pendant cette grande scène de la folie de "Lucie"; enthousiasme qui dégénéra en délire, à tel point que toute une cadence se perdit dans le bruit d'applaudissements et de clameurs frénétiques! Et on rappela, on rappela à tel point que l'Albani se décida—sans égard pour la fatigue à laquelle elle se condamnait—à répéter toute la dernière partie de cette scène dramatique et poussa la complaisance jusqu'à nous servir une nouvelle cadence!... Impossible de faire les choses plus royalement. La surprise, le plaisir et le ravissement étaient sur toutes les figures. L'attente des plus exigeants était dépassée. L'esprit n'avait encore pu rien imaginer de semblable. Pour notre part, nous avouons que, même après avoir entendu l'Albani plusieurs fois à Londres, à Paris et à New-York, nous avons subi—au même degré—l'impression générale.

Impossible de rien rêver d'aussi fini et d'aussi parfait. Le contour du phrasé, la délicatesse du trille, la netteté de la vocalise, la justesse de l'attaque, l'égalité du timbre, l'homogénéité des registres et la pureté du style, jamais toutes ces qualités n'ont été réunies chez une même personne à un plus haut degré que chez l'Albani.

Jamais Montréal n'avait été à pareille fête. Jamais le cœur n'avait été aussi touché. Chacun ne respirait plus que du bonheur.

L'air "Angels ever bright and fair," a été écouté avec un pieux recueillement comme il convient à cette page de Handel.

C'est ici qu'Albani a dû être hautement appréciée par les connaisseurs. Rien qui demande du mécanisme, mais quels effets de timbre... style chaste!... quelle douce supplication! quels accents religieux!

La série d'émotion a été complète quand Albani entonna la douce et naïve romance du "Pré aux Clercs."

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur.
Et je pense au village
Pour rêver le bonheur.
Ah! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir:
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

De nos bois, le silence,
Les bords d'un clair ruisseau,
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau.
Ah! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir,
Rendez-moi ma patrie
Ou laissez-moi mourir.

Le choc produit par cette romance a été vraiment violent. Les nerfs, trop tendus chez plusieurs, provoquèrent une explosion de larmes. Nous en étions à cette période où le bonheur, parvenu à un certain degré d'acuité, produit une sensation trop forte pour notre pauvre nature humaine et se traduit par un serrement douloureux.

D'où vient ce grand succès? A quoi attribuer ce contentement si instantané et si complet?... Au fait que notre chère Albani, au lieu de chanter en mercenaire—comme tant de grandes cantatrices—chante en artiste. Nous en connaissons de ces grandes étoiles qui n'ont en vue, n'ont pour but que l'argent! La recette est-elle mauvaise? le dépit, la mauvaise humeur les indisposent au point qu'elles oublient toute dignité et manquent de respect et à l'art, et au public et à elle-même.

La recette est elle bonne? elles se disent que le principal succès est assuré et que peu importe le reste. Et elles ne connaîtront pas d'autres moyens d'être agréable au public que de flatter son ignorance et son mauvais goût, sous prétexte de préparer une autre bonne recette pour le prochain voyage!... Tous les moyens sont bons pourvu qu'ils apportent quelques milliers de dollars!... Des artistes célèbres—ou tout au moins à la mode—agissent ainsi tous les jours!... O humiliation! O décadence!... Longtemps l'art a été un asile inviolable, fermé à toute pensée d'intérêt, inaccessible à tout ce qui pouvait l'avilir. Maintenant,—immonde profanation!—On s'en sert dans un but de spéculation! On se fait artiste—oui, c'est comme cela qu'on ose s'appeler—tout comme on se ferait tapissier ou épicier. Cela rapportera tant, et voilà!... Triste calcul que le noble cœur d'Albani n'a jamais connu. Sans autre appui que son âme généreuse et convaincue, sans s'effrayer de longues et difficiles études auxquelles doivent s'assujettir ceux qui veulent savoir tout et bien, elle est partie et a consacré

toutes les meilleures années de son enfance au travail. Admirable énergie qui a donné à l'art lyrique un de ses plus nobles interprètes et dont le Canada ne pourra jamais entendre le nom sans s'écrier avec un légitime orgueil: C'est mon enfant!

DEUXIÈME CONCERT.—29 MARS

Le triomphe continue. L'enthousiasme redouble. La salle du "Queen's Hall" était ce soir encore plus bondée que mardi dernier; au point que nous ferions d'amers reproches aux administrateurs du concert, si nous ne savions combien il était difficile de résister au désir de la foule avide d'entendre Albani. Les derniers arrivés, voulant à tout prix se caser, ont créé un tumulte prolongé qui nous a empêché d'entendre les deux premiers morceaux.

Le silence n'a même été complètement rétabli qu'à l'entrée d'Albani. Un frémissement parcourt l'auditoire, et les applaudissements éclatent avec la spontanéité de l'éclair, tous les cœurs bondissent! Emue, gracieuse, souriante, rayonnante, Albani salue, caresse de son regard limpide et serein ce public si chaleureux, et semble vouloir l'étreindre sur son cœur.

Le célèbre "Casta diva" est un de ces morceaux que toute cantatrice aspire à chanter. Peu, toutefois, le réussissent dignement. Alors que quelques-unes n'y voient que prétexte à fioritures, d'autres manquent des qualités nécessaires pour le rendre avec la teinte voulue.

Albani y déploya ce charme et cette tendresse qui remuent jusques aux fibres les plus délicates de l'âme.

Les variantes qu'elle introduit dans ses airs italiens sont choisies avec à-propos et avec esprit.

Elles amplifient la phrase, la rendent plus intéressante et s'harmonisent toujours avec la texture générale du morceau.

Ici encore s'affirme et s'explique la supériorité de notre Albani: elle n'est pas seulement grande cantatrice, elle est aussi grande musicienne. Il est vrai que l'un ne va pas sans l'autre.

Elle est musicienne. C'est là le secret de son aisance, de l'assurance qu'elle apporte dans les traits les plus compliqués, de la confiance qu'elle inspire à tout son entourage dans les ensembles les plus enchevêtrés; c'est ce qui fait sa sécurité.

Elle sait se prêter aux moindres écarts de son accompagnateur, ramène l'équilibre de la mesure avec un art infini, à tel point, qu'on a peine à s'apercevoir ou qu'on oublie immédiatement qu'il a été rompu.

Une autre charmante qualité que possède l'Albani; elle chante la chanson populaire simplement, telle qu'elle est, sans recherche à la virtuosité. Preuve de bon goût et preuve de bon sens.

La chanson populaire n'est plus la chanson populaire si elle est dénaturée. Conservons-lui son cachet, sa naïveté, sa saveur et son parfum. N'allons pas lui donner des vêtements trop amples pour sa taille. Evitons de lui communiquer des allures qui ne conviennent ni à son origine ni à sa mission. C'est ce qu'Albani fait et c'est ce qu'elle est presque seule à faire!

Le désir de faire de l'effet, de briller quand même l'emporte sur toute considération chez un trop grand nombre de cantatrices.

A part la chanson populaire, il y a aussi certains auteurs qui ne souffrent pas de changement; tels sont Mozart, Beethoven, Berlioz, Gounod, etc. A plus forte raison doit-on s'en abstenir dans leur musique religieuse. Grande a donc été notre surprise d'entendre M. Desève altérer la musique de Gounod dans l'accompagnement de "l'Ave Maria." Grande et douloureuse aussi a été notre surprise de voir que le style de M. Desève avait profondément dégénéré.

Que veulent dire ces *glissandos* continuels qui se font jour, même de la dernière note d'une phrase à la première de la phrase suivante? Y a-t-il rien de plus affadissant, de plus fatigant et de plus irritant que cette manie? Que devient la phrase sous cet archet toujours traînant?—A quoi bon ces poses et ces mouvements d'acrobate, aussi désagréables à l'œil que les *glissandos* le sont à l'oreille?

Nous sommes profondément affligé d'avoir à dire d'aussi cruelles vérités à M. Desève, mais ces défauts sont réellement si accusés et si détestables, que nous ne pouvons pas les passer sous silence.

M. Desève a beaucoup de talent, immensément de talent; il est né pour jouer du violon, oui; mais nous désirons l'en voir bien jouer. Il le peut, il le doit.

Nous avons toutefois constaté qu'il avait gagné en sonorité et que son mécanisme était un peu plus sûr. De longues études en Europe sont ce que nous pouvons souhaiter de mieux à M. Desève.

C'est le seul moyen de combler les espérances que ses amis ont mises en lui. On ne dira plus seulement alors qu'il a du talent, ni même qu'il est bon violoniste, on dira qu'il est artiste.

Une bonne, vraie et charmante artiste, c'est madame Carreno. Voilà du mécanisme sans fatras, de l'expression toujours fine, de la fougue quand il en faut, de la largeur si c'est nécessaire, de la passion en lieu et place, de l'esprit sans cesse.

Elle a partagé les honneurs de la soirée avec Albani, qu'elle aime autant qu'Albani paraît l'aimer.

Madame Carreno est la seule grande artiste qui vienne nous visiter deux ou trois fois l'an. Elle se sent ici chez elle. Notre public ne se lasse pas de l'entendre—nous pouvons bien aussi ajouter—et de la voir. Succès de beauté inconscient, car madame Carreno est aussi modeste qu'habile sur son instrument. Elle ne cherche son succès que dans son intelligence, son cœur et son travail.

Elle hait et fuit le charlatanisme, en dépit de son long séjour aux Etats-Unis. C'est une artiste à forte trempe, qui a su résister aux caprices de la mode et aux exigences de la foule. Elle aime et respecte son art par-dessus tout. C'est une nature forte, généreuse, aux nobles aspirations et à qui toutes les qualités de la femme telle qu'elle doit être. Sans quoi, elle ne serait pas l'artiste accomplie qu'elle est.

Le concert d'hier, dans son ensemble, a été de beaucoup supérieur au premier.

M. Mierzwinski a une voix d'une puissance et d'une étendue extraordinaires, dont il ne sait malheureusement pas encore tirer tout le parti dont elle est susceptible. Il a chanté hier avec moins d'effort que mardi dernier.

M. Caravatti, débarrassé de son enrouement, a chanté avec rondeur son air de la "Traviata."

Mademoiselle Dickerson, comme MM. Mierzwinski et Ciampi-Cellaj ont fait au premier concert, nous a chanté en italien de l'opéra français!... Pourquoi! Ces messieurs savent le français. Ils chantent devant un auditoire français. Pourquoi alors ne pas chanter en français ce qui doit être chanté en français?

Albani leur en donne l'exemple. Après avoir chanté "Casta diva" en italien, elle s'est servie de l'anglais pour "The last rose of summer," du français pour la romance de M. Widor, et du latin pour "l'Ave Maria. Avec quelle suavité et quelle onction elle a rendu ce dernier morceau! Quels chastes accents! quelle douce prière! Comme toute préoccupation matérielle disparaît! Comme le style en est sobre!

Une soirée comme celle-ci instruit, vivifie et purifie une foule. Elle en rapporte de saines pensées. Elle se sent prête à se remettre au travail avec plus d'ardeur. Elle sent qu'il est bon de vivre, d'être honnête et d'aimer.

TROISIÈME CONCERT.—MATINÉE DU 31

Comme aux deux concerts précédents, salle comble, succès extraordinaire.

Albani est partie!... Elle est partie, laissant à notre population une de ces émotions qui empoignent le cœur à jamais.

Son séjour parmi nous est un de ces événements qui font époque dans l'histoire d'un peuple.

Elle nous a fait connaître le beau, le vrai et le bien. Le beau dans l'art; le vrai dans la vertu; le bien dans la charité.

M. Mierzwinski, de son côté, s'est rendu de bonne grâce à notre désir et nous a fait entendre en français l'air

Plus blanche que la blanche hermine

que le programme nous annonçait en italien. C'est une gracieuseté pour laquelle nous nous empressons de le remercier.

Avec les paroles françaises, M. Mierzwinski nous a aussi donné le style français, les traditions du grand Opéra de Paris. L'effet a été magique.

La salle a applaudi non seulement un organe admirable, mais un excellent chanteur.

Si ce monsieur chante ainsi tout le répertoire français, et s'il continue à étudier, son impresario pourra se vanter d'avoir un sujet des plus précieux.

Mademoiselle Dickerson et surtout M. Caravatti, ont étonnamment mieux chanté qu'aux deux premiers concerts. L'air *Eritu*—dont nous aurions aimé entendre le récitatif—quoique dit d'une manière un peu froide, a été donné avec une bonne qualité de son et un assez bon phrasé.

Comme couronnement à la série de ces concerts, on avait tenu en réserve le fameux quatuor de "Rigoletto." Il a été rendu avec un tel accent dramatique par l'Albani, et elle a été si bien secondée par mademoiselle Dickerson, MM. Mierzwinski et Caravatti—à part un léger accident de mesure—que c'était à se croire à l'opéra même: l'illusion était des plus complètes.

Toute la troupe a donc été excessivement courtoise pour nous. Au lieu de se hâter, de n'apporter aucun soin à l'exécution, comme cela se pratique toujours, par toutes les troupes du monde, à la dernière représentation, celle-ci a tenu à faire de mieux en mieux et nous a traités avec une déférence dont nous devons être fiers.

Madame Carreno, comme les chanteurs, paraissait être plus en verve que d'habitude. Elle nous a surtout joué la "Sérénade" de Moskowski avec un style ravissant. Il est regrettable que l'Amérique n'ait pas plus d'artistes de ce calibre-là. Nous avons au moins l'espérance de revoir madame Carreno bientôt, mais notre grande Albani, quand nous reviendra-t-elle?... Personne ne le sait.

Tout le monde est désolé. Et quand on rencontre un ami, on lui donne tristement la main en disant: Elle est partie!...